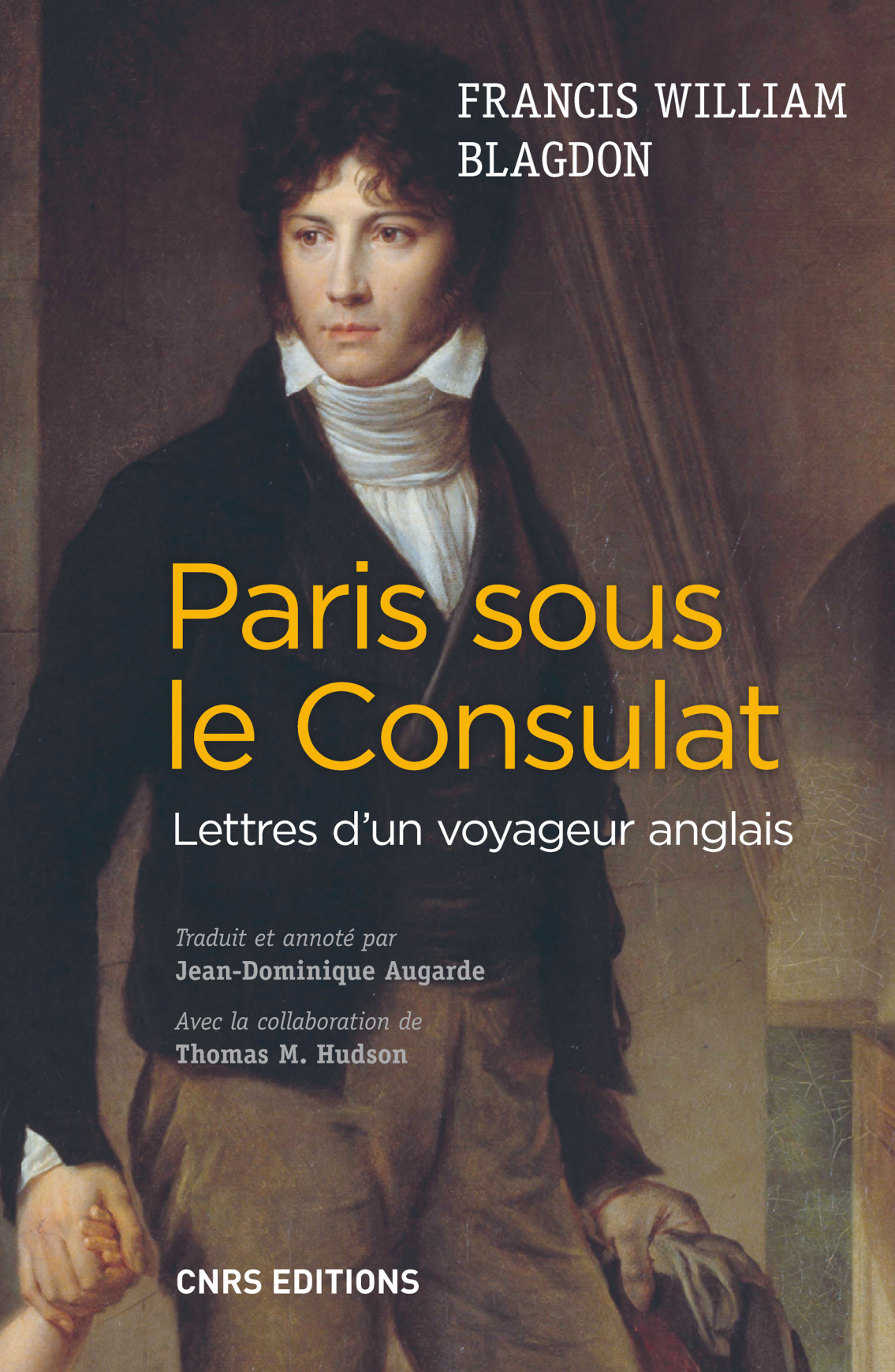


A portrait of Francis William Blagdon, a young man with dark, curly hair, wearing a dark coat over a white turtleneck. He is looking slightly to the right. The background is dark and indistinct.

FRANCIS WILLIAM
BLAGDON

Paris sous le Consulat

Lettres d'un voyageur anglais

Traduit et annoté par
Jean-Dominique Augarde

Avec la collaboration de
Thomas M. Hudson

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur :



1803, Paris brille au firmament des Arts et des Lettres, les Tuileries ressuscitent les fastes de la cour d'Ancien Régime, Paris s'abandonne à une fringale de plaisirs tandis que bruissent les rumeurs de guerre, que Fouché corsète la police et que Mme de Staël, chassée de la capitale par Bonaparte, s'exile pour écrire. Cette année-là, sous le titre *Paris as it was and as it is*, le journaliste et écrivain britannique Francis William Blagdon fait paraître à Londres un recueil de lettres savoureuses, rédigées alors qu'il séjournait à Paris en 1801-1802. Esprit libéral et cultivé, caustique, paradoxal, Blagdon livre ici un portrait unique de la France du Consulat, une France à peine sortie de la tempête révolutionnaire et déjà sur le pied de guerre. En un style rafraîchissant, ces lettres soulignent les effets de la Révolution sur les sciences, la littérature, la religion, l'éducation, les mœurs, les manières, les divertissements... Recueillant documents et témoignages, Blagdon observe, s'étonne et commente, plus admiratif que réprobateur. Parfois perplexe, souvent enthousiaste, il s'interroge sur la véritable nature de cette France nouvelle sortie de la Terreur, et se demande si ses institutions sont en mesure d'inspirer l'Angleterre, l'Europe, le monde.

Un témoignage de première main sur une époque cruciale de l'histoire de France.

Ces lettres sont traduites pour la première fois en français par Jean-Dominique Augarde, historien et expert d'art, spécialisé dans la période de Louis XIV à Napoléon I^{er}, et auteur de nombreux articles et ouvrages dont Les Ouvriers du Temps (1996), Antide Janvier (1998), À l'Ombre de Pauline (2001), et André Charles Boulle (1642-1732), Un nouveau style pour l'Europe (2009) avec Jean Nérée Ronfort.

PARIS SOUS LE CONSULAT

Francis William Blagdon

PARIS SOUS LE CONSULAT

Lettres
d'un voyageur anglais
(1801-1802)

« Paris tel qu'il était, Paris tel qu'il est »

Préface de Lord Jay of Ewelme

Édition et notes

de Jean-Dominique Augarde

Avant-propos et traduction

de Jean-Dominique Augarde et Thomas M. Hudson

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Cet ouvrage a été publié à Londres en 1803 sous le titre

PARIS AS IT WAS AND AS IT IS ;

or

a sketch of the French capital, illustrative of the effects of the revolution, with respect to sciences, literature, arts, religion, education, manners, and amusements ; comprising also a correct account of the most remarkable national establishments and public buildings, in a series of letters, written by an English traveller, during the years 1801-2, to a friend in London

et en version condensée à Leipzig en 1805-1806 sous le titre

*Paris wie es war und wie es ist, ein Versuch über den vormaligen und heutigen Zustand dieser Hauptstadt in Rücksicht durch die Revolution darin bewirkten Veränderungen...
In einer Reihe von Briefen eines reisenden Engländers*

(Traduction et réduction d'Eberhard August Wilhelm von Zimmermann)

© CNRS Éditions, Paris 2016

ISBN : 978-2-271-08723-2

Sommaire

Préface	7
Avant-propos.....	11
Introduction de l'auteur	17
Lettres	27
Annexe.....	539
Table des lettres.....	543
Bibliographie sommaire	557
Index.....	559

Préface

Les Français et les Britanniques – ou les Anglais, comme les Français aiment à nous appeler, ce qui irrite toujours les Écossais et les Gallois – ont, depuis des siècles, au moins depuis que les Normands ont envahi l'Angleterre en 1066, eu des relations tendues. Nous nous sommes envahis l'un l'autre, avons été en compétition pour la domination de l'Europe, et avons eu des empires rivaux. Nous nous sommes combattus sur les terrains de football et de rugby. Et en même temps nous avons voyagé et souvent vécu dans le pays de l'autre : aujourd'hui, les Anglais ont recolonisé la Dordogne (c'est ainsi que nous avons rebaptisé le Périgord) et dans le quartier de South Kensington, on entend parler le français aussi souvent que l'anglais.

Mais malgré nos histoires jumelles avec des amitiés et des rivalités parfois aiguës, ou peut-être à cause d'elles, il semble que nous ne puissions jamais nous comprendre réellement. Nos rapports sont plutôt caractérisés par une méfiance certaine, par une suspicion mutuelle. Il n'y a peut-être pas en anglais d'équivalent exact de « la perfide Albion », mais ce sentiment-là est bien vivant. Le grand mérite des lettres de Francis Blagdon – si bien traduites dans ce volume – vient de ce qu'il essaie de comprendre et d'apprécier Paris et la vie parisienne, sans succomber aux préjugés de son temps.

Le séjour de Blagdon à Paris a eu lieu pendant un bref moment de calme relatif dans les relations franco-britanniques, entre les guerres révolutionnaires et les guerres napoléoniennes ; le traité d'Amiens n'était pas encore signé mais Lord Cornwallis était à Paris, les Britanniques traversaient à nouveau la Manche et, comme si souvent, il y avait à Londres une fascination pour les dernières nouvelles de Paris. C'était sans doute là un marché tout trouvé pour les lettres de Blagdon.

Blagdon lui-même était à l'évidence fasciné par Paris, par les Parisiens et par Napoléon dont il dépeint la maîtrise de l'équitation avec, tout simplement, une citation de Shakespeare. Il décrit ces aspects de la vie parisienne qui ont toujours fasciné les Britanniques, les restaurants, les théâtres, le Louvre. Des Parisiennes il admire « *la générosité, le courage et la force d'âme* » dont elles sont si nombreuses à avoir fait preuve pendant la Révolution, quoiqu'il désapprouve l'attitude méprisante des Français pour les Françaises : « *pour réformer les femmes, les hommes devraient d'abord se réformer eux-mêmes* ». Serait-il un « proto-féministe » ? Et il y a bien d'autres échos inattendus de la vie moderne « *les milords anglais sont – selon Blagdon – maintenant éclipsés par les comtes russes* ».

Mais Blagdon ne cherche pas seulement à décrire Paris et les Parisiens et à les comparer aux Anglais. Il examine les institutions françaises et le style de

vie français pour voir ce que l'Angleterre de son époque pourrait en apprendre. Il parle avec admiration du système éducatif français, de la prééminence donnée à la Science, des méthodes de nettoyage et de désinfection des hôpitaux français, de l'utilité pratique d'institutions telles que le « Dépôt de la Marine ». Il conclut « *Au lieu de copier l'inconstance et la frivolité des Français, pourquoi ne pas leur emprunter ce qui mérite vraiment d'être imité ?* »

Voilà un enseignement tout aussi juste aujourd'hui qu'il y a deux cents ans. Le nationalisme revient maintenant en Europe, et l'instinct des politiciens et de la presse – et Blagdon compare aussi les presses française et anglaise de son temps – est trop souvent de critiquer les autres pays au lieu de chercher à les comprendre. Comme le montre Blagdon, il y faut de la compréhension et du respect mutuels, même, et peut-être surtout, en période de conflit. « *Voyager* – selon une vieille maxime anglaise – *ouvre l'esprit* ». Mais le voyage seul ne suffit pas « *[s]i un Anglais n'acquiert pas une connaissance suffisante des manières du pays* », écrit Blagdon – j'y ajouterais la connaissance de la langue – « *il manque ce qui devrait être l'objectif principal d'un voyage à l'étranger* ». Voilà qui est aussi vrai à l'âge de l'internet qu'il y a deux cents ans.

Michael Jay
24 Septembre 2015

*Cette traduction est dédiée à
Maryvonne Pinault
Pour qui Paris est une Muse.*

*Pour le meilleur ou pour le pire,
les Français ont été vraiment maîtres chez eux ;
ils ont construit comme ils l'entendaient
sur les ruines de l'Ancien Régime.
Seulement, ils ont du mal à aimer ce qu'ils ont fait.*

Sir Winston Churchill

Avant-propos

En 1898, Albert Babeau dans sa préface des *Impressions de voyage de Sir John Carr*¹ écrivait : « *Plusieurs Anglais se sont attachés à faire connaître Paris, et leurs ouvrages ont souvent un caractère plus didactique que personnel, quoiqu'ils soient rédigés parfois en forme de lettres. Tels sont le Paris tel qu'il était et tel qu'il est, œuvre intéressante d'un auteur anonyme, remarquable par la sûreté et la qualité des informations et qui eut les honneurs d'une traduction allemande.*² »

En dépit de la remarque de cet éminent érudit *Paris as it was and as it is* ; A *Sketch of the French Capital* a été superbement ignoré par les historiens français du Consulat et de l'Empire.

Différent des autres récits de voyage en France de la même époque, majoritairement anglais ou allemands, *Paris tel qu'il était...* évoque des domaines dont nul n'a fait rapport, et trace un portrait quasi encyclopédique de la France et de Paris.

Par là, il répond parfaitement à la classification d'Emmanuel Kant évoquée par Daniel Roche³ pour qui Kant « *place les récits de voyage et leur lecture parmi les moyens d'élargir le champ de l'anthropologie, car à l'instar des voyages, ils transmettent une connaissance générale* qui doit précéder toujours la connaissance locale. »

Cette citation s'applique pleinement au présent ouvrage où ce qui est fondamental n'est pas *Paris tel qu'il l'était*, parfaitement anecdotique et non dénué d'erreurs, mais *[Paris] tel qu'il est*. L'auteur lui-même, dans la Lettre LXXXV, affirme qu'« *en visitant un pays étranger, et plus particulièrement sa capitale, le voyageur dont le projet est de s'instruire, doit entrer dans les détails les plus minutieux* » et cite Sénèque « *Non est hoc peregrinari, sed errare* »⁴ pour évoquer le contraire.

La critique attribue désormais cet ouvrage à Francis William Blagdon (1778-1819). La biographie et la bibliographie de cet auteur, journaliste, polémiste, polyglotte — le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol ne lui étaient pas inconnus —, et qui avait une passion pour les récits de voyages, disparu prématurément dans la pauvreté, ne sont pas essentielles ici. Relevons seulement pour l'anecdote qu'il était antipapiste, c'est-à-dire anticatholique. Il était également amateur de jolies femmes. Deux choses nullement antinomiques et qui ressortent de son texte.

1. Paris, 1898.

2. Leipzig, 1806. Traduction condensée, presque émasculée.

3. In Préface de la réédition de *L'Almanach Parisien en faveur des étrangers et des personnes étrangères de 1787* Saint-Etienne, 2001.

4. « Tu ne voyages pas, tu vogues à la dérive ».

« *Paris as it was...* » a été publié anonymement en anglais à Londres en 1803 et en allemand à Leipzig en 1806. Ceci n'est pas un cas isolé. *A Rough Sketch of Modern Paris... written during the last two months of 1801 and the first five of 1802*, conçu en partie sur le même plan, mais qui exclut les sujets d'histoire et de politique, fut publié la même année et attribué à John Gustavus Lemaistre (17..-1840), et complète agréablement Blagdon sur quelques points⁵.

La raison de cet anonymat, tant pour Blagdon, que peut-être pour Lemaistre, est probablement à chercher dans le fond de l'ouvrage. Sa francophilie affichée, alors que la Paix d'Amiens venait d'être rompue, en fut certainement la cause. De chaque côté de la Manche, la propagande gouvernementale désignait le méchant qui, naturellement, était l'autre. Blagdon assumait sa francophilie dans son introduction en commençant son second paragraphe par « *Je mets en garde ceux qui pourraient être tentés de lire cet ouvrage dans l'unique intention de justifier leur inimitié, ils seront déçus à bien des égards.* »

Cet anonymat n'était pas impénétrable dans un cercle plus ou moins restreint. Quelques-uns de ses interlocuteurs à l'instar du général Andreossy, ambassadeur de France à la cour de Saint-James jusqu'en 1803, de MM. Dickinson, membre de la Chambre des Communes, de Fleurieu, Lelièvre, Mantell, Mengaud, Merry, chargé d'affaires britannique à Paris jusqu'à l'arrivée de Lord Withworth⁶, Olivier, Sonnini, le capitaine O---y, et d'autres personnalités citées dans le texte pouvaient aisément reconnaître l'auteur.

Dans un pays entré en guerre contre lui, l'hommage rendu à Bonaparte, auquel, dans la lettre XIII, pour le décrire enfourcher son cheval, Blagdon applique ces vers somptueux de Shakespeare tirés de son *Henri IV*, « *S'élancer de terre comme un Mercure ailé et sauter en selle avec une telle aisance, qu'on eût dit un ange descendu des cieux, pour monter et manier un ardent Pégase, et charmer le monde par sa noblesse équestre* », pouvait apparaître comme une provocation, presque une trahison.

Au-delà, si nous écartons les piques récurrentes sur les travers des Français, qui relèvent parfois du cliché, Blagdon rend un vibrant hommage tant à la France post-révolutionnaire qu'à l'œuvre de la Révolution. C'était tout aussi provocateur.

Au XVIII^e siècle, la France – héritière de l'immense prestige que le règne sans commune mesure à l'époque moderne, dans tous ses aspects, de Louis XIV avait acquis à une nation dont la langue était celle de la diplomatie depuis deux cents ans –, tenait haut le flambeau de la civilisation européenne. Elle dominait le continent, non pas par la puissance de ses armes, mais par l'attrait de sa culture, l'universalité de sa langue, le talent de ses artistes et la qualité de son art de vivre. Les élites de toutes nationalités qui partageaient ses valeurs en devinrent dépendantes.

5. Tels que la revue du Quintidi ou le bal des étrangers par exemple.

6. Jean Nérée Ronfort et Jean-Dominique Augarde, *À l'ombre de Pauline, la résidence de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris*, Paris, 2001.

Lorsqu'on évoque le *Grand Tour*, nous pensons en premier lieu au berceau de la civilisation romaine, mais une de ses composantes majeures était la France, essentiellement Paris. Tous ceux qui visitèrent la péninsule italienne ne purent séjourner sur les bords de la Seine, mais bien peu les évitèrent à dessein.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle quelques Britanniques, comme Sir John Clerk, Sir Alexander Dick ou Robert Adam, émirent des réserves sur Paris. En revanche, Horace Walpole, qui ne fut guère reconnaissant à son refuge, prétendit d'une manière follement exagérée que près de 40 000 Britanniques passèrent par Calais dans les deux ans qui suivirent la paix en 1763⁷. Les études récentes fondées sur les déclarations des propriétaires d'hôtels et de garnis ont conduit à réduire les chiffres évoqués par les contemporains relatifs aux séjours des étrangers à Paris, mais le phénomène n'en fut pas moins impressionnant. Ainsi, dans une brève comédie de Bertin d'Antilly, *L'Anglais à Paris*, créée en 1783, peu après la Paix de Versailles, Lord Porter, personnage principal, déclare que depuis « *la paix qui a suivi la guerre d'Amérique, les Anglais déferlèrent sur Paris ; depuis... cette guerre... je vis en exil au milieu de ma propre Patrie.* »

La France et Paris furent une tentation permanente. En 1788, à son retour à Berlin, le prince Henri de Prusse déclara : « *J'ai passé la moitié de ma vie à désirer voir la France, je vais passer l'autre à la regretter.* ».

Dès la signature de la Paix de Bâle, en 1795, les frontières de la France se rouvrirent aux Prussiens et aux Espagnols tout autant qu'aux neutres. La République française n'était plus en guerre qu'avec l'Angleterre, l'Autriche et le Portugal et, en dépit de quelques brefs conflits, cette situation devait perdurer jusqu'en 1803. Paris redevint cosmopolite et l'Europe revint y faire ses emplettes.

Dans le court intervalle de la Paix d'Amiens, dix-huit mois à peine si on remonte son début au 1^{er} octobre 1801 – date de la signature de ses préliminaires à Londres –, un grand nombre de Britanniques dont plus de la majorité des membres de leur chambre des Pairs, visitèrent Paris.

Comme d'autres Britanniques à l'époque – notamment Lord et Lady Holland, ou le marquis de Douglas, futur 11^e duc d'Hamilton, qui commanda à David l'original du portrait de Napoléon dans son cabinet de travail, livré à Hamilton Palace en 1812, en plein Blocus Continental –, Francis William Blagdon était francophone et francophile.

Durant cette même période, même le Régent, futur George IV, sans être particulièrement francophile, fit faire dans cette cité des achats en ventes publiques et y fit exécuter des objets d'art, notamment par Pierre-Philippe Thomire, qui furent délivrés sans délai à Carlton House.

7. Evans, Godfrey H., *French Connections, Scotland & the Arts of France*, Édimbourg, 1985.

L'ouvrage de Blagdon n'est pas un guide et n'entend pas l'être. C'est une fresque qu'il dresse pour ses concitoyens et pour le lecteur français d'aujourd'hui. Comme les premiers, ce dernier y découvrira, entre autres, des détails peu connus sur le contrôle du séjour des provinciaux et des étrangers dans la capitale ou sur l'Église constitutionnelle dont l'histoire n'appartient pas à l'histoire enseignée. Il conte des aventures et des rencontres dont certaines sont indéniables. Au delà d'anecdotes douteuses, où parfois un préjugé prévectorien à l'égard des femmes est décelable, nombre de ses assertions sont vraies.

Outre des conseils généraux sur la manière de se loger, des considérations sur les bains et sur les restaurants, Blagdon convie ses lecteurs à visiter le Palais Royal, ses boutiques luxueuses et curieuses, ses lieux plus ou moins mal famés. Il les invite dans les théâtres et à l'opéra dont il décrit les répertoires et juge les acteurs. Il les entraîne dans les galeries du Louvre alors comble des plus grands chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture « empruntés » à l'Europe, et au Musée des Monuments Français d'Alexandre Lenoir à l'existence éphémère et dont la disparition engendra bien des regrets.

Blagdon leur brosse les plus récentes avancées de la science. Il les emmène à l'hôtel de Seignelay pour admirer un nouveau procédé d'éclairage et de chauffage, puis au Muséum d'Histoire Naturelle assister à une leçon d'Antoine-François de Fourcroy. Il leur explique la transposition sur toile d'un chef-d'œuvre de Raphaël et il évoque un rêve impossible de phalanstère, celui des frères Piranèse et de Francesco Belloni.

Jeune homme aventureux, Blagdon n'avait alors que vingt-trois ans. Il n'avait ni les relations, ni l'entregent de Johann Friedrich Reichardt (1752-1814), illustre musicien allemand ayant le double de son âge, et dont on peut lire les lettres⁸, à peine plus tardives, presque en parallèle, tout autant que celles de John Gustavus Lemaistre. Plus mondain, mais pas superficiel, Reichardt traite partiellement des mêmes sujets de divertissement d'une manière plus dispersée. Son livre très représentatif des récits de voyage de cette époque est factuel, intéressant, précis, utile, mais sans originalité.

Ce n'est pas le cas de celui de Blagdon. Ce qu'il découvrit ne correspondait pas à la vision que ses concitoyens et lui-même pouvaient avoir, après des années de propagande anti-révolutionnaire, de Paris et en général de la France.

Alors, il décrivit sans exclusive sa société, ses plaisirs, ses monuments, ses institutions savantes, ses grandes écoles, ses transformations.

Dans ce but, il utilisa une foule de matériaux, traduisant des pans entiers d'ouvrages intéressants et les incorporant à son texte. Pour la période prérévolutionnaire, Sébastien Mercier fut une source inépuisable. Jean-Baptiste Biot le fut pour différents aspects des progrès des sciences.

Dès la seconde note de sa préface, Blagdon revendique ces emprunts. L'ami qui le guida dans les spectacles fut « multiple ». L'un d'entre-eux fut

8. *Un hiver à Paris sous le Consulat*, présenté et annoté par Thierry Lentz, Paris, 2003.

Fabien Pillet dont il usa largement des *Annales Théâtrales pour l'An IX* et pour *l'An X*. Ce qu'il laisse entrevoir des scènes parisiennes reflète l'absence de censure au cours de la période du Directoire. Il y eut peut-être une autocensure, ce qui semble être le cas pour *Richard Cœur de Lion* de Grétry⁹, en revanche *Charlotte Corday ou la Judith moderne* fut publiée en 1797 à défaut d'être jouée, et il en va de même du *Martyre de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France* publiée fin 1793, peu après son exécution. Il va sans dire que ces pièces n'étaient pas excellentes.

On ne peut lire certaines critiques de la vie parisienne sans penser que, par moment, ne serait-ce qu'à propos du divorce, Blagdon vise la société insulaire de son temps. L'immoralité, si on peut employer ce terme, régnait au plus haut niveau de l'État. Le prince de Galles était officiellement bigame. Mariée morganatiquement en 1785 à la très catholique Maria-Anne Fitzherbert¹⁰, il épousa néanmoins officiellement, en 1796, pour faire épouser ses dettes phénoménales par le Parlement britannique, Caroline de Brunswick, princesse certes anticonformiste dont les aventures étonnèrent l'Europe mais qui ne méritait pas le procès en adultère que son époux lui intenta – peu après la publication de l'ouvrage de Blagdon – et qu'il perdit.

Blagdon ne fut pas un plagiaire, mais un compilateur remarquable, enrichissant ses propres constatations d'une foule de renseignements aussi inconnus de ses concitoyens que de ses lecteurs modernes, informations que nous ne rencontrons nulle part ailleurs, sauf à faire le même périple littéraire que l'auteur. C'est ce condensé qui pour nous, aujourd'hui, fait la véritable richesse de son livre.

Il nous renvoie à une étonnante modernité. Ainsi, sa lettre sur l'Instruction Publique rappelle le programme de la République française du Directoire à Napoléon poursuivi jusqu'à Jules Ferry, – une seule langue unificatrice, le français, l'éradication des patois et l'apprentissage des éléments fondamentaux – la lecture, l'écriture et l'arithmétique –, prend un relief particulier aujourd'hui où ce programme semble oublié. Il va de même de la loi sur le divorce, que détruisit la Restauration, qui paraît plus simple et plus adéquate que les nombreux items qui le régissent dans le Code Civil.

Nous avons éprouvé un véritable plaisir à lire *Paris tel qu'il était et tel qu'il est* et en le traduisant, réparant une sorte d'injustice, nous espérons faire partager ce plaisir à nos lecteurs.

Jean-Dominique Augarde et Thomas Morgan Hudson

9. Cf. note

10. En fait ce mariage contrevenant aux règles de la monarchie anglaise fut réputé inexistant et sans valeur.

Note sur la traduction

Francis William Blagdon ayant traduit différents textes français, nous avons, lorsque cela nous a été possible, repris le texte original, ce qui explique de notables variantes de style. Nous l'avons souvent indiqué soit en note, soit dans le texte même lorsqu'il s'agit de longs paragraphes en les faisant précéder de guillemets. Les notes de l'auteur sont précédées des lettres NdA.

Introduction de l'auteur

La tradition veut que l'auteur d'une œuvre littéraire donne quelques explications sur son ouvrage. Ceci est d'autant plus nécessaire à l'heure actuelle où la paix, de courte durée, qui donna naissance aux pages qui suivent, a déjà cessé avant qu'elles aient été entièrement imprimées. La guerre dans laquelle l'Angleterre et la France sont désormais engagées, est de nature non seulement à soulever l'intégralité de l'énergie et du courage éternel de mes compatriotes, mais également à faire revivre leurs préjugés et à enflammer leurs passions proportionnellement à la menace prétentieuse et provocante de l'ennemi.

Je mets en garde ceux qui pourraient être tentés de lire cet ouvrage, dans l'unique intention d'y trouver de quoi justifier leur inimitié, qu'ils seront déçus à bien des égards. Au moment où ces lettres furent écrites et mises sous presse, les deux nations ne rivalisaient pas dans les armes mais uniquement dans les Arts et dans les Sciences ; par conséquent, ces écrits sont sans lien avec la situation présente. Néanmoins, comme ces lettres se réfèrent à des domaines dans lesquels l'activité infatigable des Français se révèle dans la réalisation de n'importe quel *grand objet*, certaines peuvent, peut-être, fournir des informations qui pourraient ne pas être complètement inutiles dans cette crise capitale.

Le plan, généralement respecté tout au long de cet ouvrage, étant détaillé dans la lettre V, une répétition en serait ici superflue : les principales matières auxquelles se rapporte le texte sont spécifiées dans le titre ¹¹. J'en viens maintenant au fond.

Un long séjour en France, particulièrement dans la capitale, m'avait offert l'occasion d'acquérir une connaissance assez bonne de son état avant la révolution, aussi ma curiosité me porta avec force à venir constater les modifications que ce phénomène politique pouvait y avoir causé. En conséquence, dès l'aube de la paix, j'ai décidé de franchir la Manche et de visiter Paris. Depuis que j'avais quitté cette ville en 1789 -90, une monarchie puissante, en place depuis quatorze siècles, avec ce genre de prospérité nationale qui semblait destinée à recevoir les suffrages de la postérité, avait été détruite par la force de l'opinion qui, comme, un incendie souterrain, consuma ses fondements et

11. NdA « Dans le corps de cet ouvrage, le lecteur rencontrera plusieurs références à un plan de Paris, qu'il avait été prévu d'annexer. Cette intention a été empêchée par la rupture de la paix entre les deux pays, en conséquence de quoi tous les exemplaires destinés à cette édition ont été bloqués à Calais. Nous espérons que le lecteur voudra bien accepter cette excuse pour cette omission. »

Il s'agit du plan de Jean de 1802, le premier montrant la place du Carrousel avec la grille et les guérites décrits dans la Lettre X.

plongea la nation dans un océan de troubles, dans lequel elle fut ballottée, pendant quelques années, au milieu des épaves de sa grandeur.

C'est un phénomène dont l'antiquité n'offre aucun parallèle, et qui a produit une succession rapide d'événements si extraordinaires qu'ils dépassent presque l'imagination.

Ce ne sont pas les crimes auxquels il a donné naissance qui seront jugés improbables : l'histoire des révolutions, aussi bien anciennes que modernes, en fournit de trop nombreux exemples. Et, il y en a peu dont les traces pussent être trouvées dans des pays où l'imagination de la multitude a été exaltée par des idées fortes et nouvelles, ici celles de Liberté et d'Égalité. Mais ce que la postérité trouvera difficile à croire, c'est que l'agitation des esprits et l'effervescence des passions furent portées à un tel point qu'elles marquèrent la révolution française d'un caractère confinant au prodigieux. Oui, la postérité aura raison d'être surprise de la facilité avec laquelle l'esprit humain peut être retourné et passer d'un extrême à l'autre, en bref, de la rapidité avec laquelle les idées et les mœurs de la France furent modifiées, si puissante est l'ascendance de certaines fictions et si grande est la faiblesse du vulgaire !

La plupart des gens se souviennent que l'agitation de l'esprit du public en France était telle que, pendant un certain temps, après avoir renversé la monarchie et ses supports, ôté toute sécurité à la propriété privée et détruit la liberté individuelle, elle menaça d'envahir des pays étrangers, mettant en avant la Liberté, cette bénédiction majeure pour l'homme lorsqu'elle est fondée sur la loi et la plus dangereuse des chimères lorsqu'elle est sans règle ni retenue.

La plupart des causes qui provoquèrent cette violente agitation existait avant la réunion des États Généraux en 1789. Il est donc important de se représenter la situation morale et politique de la France à cette époque, et de suivre, en esprit au moins, l'enchaînement des idées, des passions et des erreurs qui, après avoir dissous les liens de société et détruit les ressorts du gouvernement, entraînèrent la nation par de gigantesques foulées dans l'anarchie la plus complète.

Sans énumérer les différentes autorités qui gouvernèrent successivement la France après la chute du Trône, il apparaît non moins essentiel de rappeler au lecteur que, dans cette désorganisation générale, les habitants eux-mêmes, quoique respirant le même air, avaient peine à croire qu'ils appartenaient à la même nation. Les autels renversés, toutes les anciennes institutions détruites, de nouvelles fêtes et cérémonies créées, des démagogues factieux honorés par une apothéose et leurs bustes offerts à la vénération publique, la modification du nom des personnes et des villes ; une partie de la population infectée par l'athéisme, le tout accompagné par la recherche de coupables et par des idées délirantes, tout cela et plus encore ont conduit aux réflexions les plus douloureuses même ceux qui étaient les plus bienveillants. En un mot, même si la France était peuplée des mêmes individus, elle semblait habitée par une nouvelle nation, tout à fait différente de l'ancienne dans son gouvernement, ses croyances, ses principes, ses manières et même ses coutumes.

